

CHAPITRE III

SAINT-SULPICE

Louis-Marie Grignion parcourt à pied les soixante-seize lieues qui séparent Rennes de Paris pendant l'hiver 1692-1693 ; trempé, boueux, cinglé par les rafales dans les plaines de la Beauce, il s'appuie sur son bâton de pèlerin. Son chapelet lui tient lieu de viatique. Le soir, il dort dans les granges, fuyant l'asile des presbytères.

Il ne monte pas à Paris pour y faire fortune, mais pour se former à un ministère dont ses maîtres rennais lui ont montré les exigences. Paris lui offre son opulence et la magnificence de ces monuments. Mais le séminariste breton s'est juré de ne rien voir. Il a décidé d'empêcher ses yeux de lui montrer ce qui pourrait lui faire plaisir.

En cette fin du XVII^e siècle, les séminaristes vont suivre les cours de la Sorbonne et bénéficient des leçons et répétitions données dans les communautés qui les hébergent. Seuls les gens bien nés ont accès à Saint-Sulpice dont les frais de pension sont très élevés. Les autres vont loger dans de petites communautés du quartier Latin, dirigées par de saints prêtres.

D'éminents professeurs de la Sorbonne leur apprennent la théologie, tandis que la communauté est le lieu d'apprentissage du métier de prêtre. Saint-Sulpice est d'abord une école de perfection. On y enseigne les devoirs du prêtre envers Dieu. L'idée du sacerdoce est tombée en désuétude, a dit Pierre de Bérulle, et il importe de relever le défi lancé par Luther et Calvin. Aussi les prêtres formés à Saint-Sulpice doivent être des

modèles de vertu. Ils doivent « exciter la tiédeur des ecclésiastiques relâchés et confondre le vice de ceux qui étaient corrompus ».

Les supérieurs de chaque communauté surveillent leur conduite avec le souci de mettre fin aux abus qui ont naguère caractérisé l'Église.

Cependant lorsque Louis-Marie Grignion aborde les milieux ecclésiastiques de la capitale, ceux-ci sont en proie aux divisions provoquées par le jansénisme. Les discussions et les disputes sont devenues si fréquentes qu'un esprit du temps dénonce cette « je ne sais quelle espèce de contagion théologique qui est devenue une maladie populaire ¹ ».

En effet, il n'y a pas que la célèbre querelle de la grâce qui agite toute la capitale bien au-delà des cercles ecclésiastiques. Depuis les débuts de la Contre-Réforme, les milieux cléricaux ne sont préoccupés que par le retour à « la primitive Église », du temps des Apôtres. C'est dans cet esprit que Pierre de Bérulle a créé l'Oratoire, destiné à la formation des prêtres ; son disciple, Olier a poursuivi son objectif en fondant le séminaire de Saint-Sulpice. Mais les abus n'ont pas cessé. Certains disent même qu'ils se sont amplifiés. Les jansénistes se font les plus intransigeants défenseurs de ce retour aux mœurs de l'Église primitive. Ceci peut être interprété de différentes façons.

Au Moyen Âge, cela signifiait surtout vivre selon les règles évangéliques, c'est-à-dire d'abord dans la pauvreté. Ainsi les moines mendiants s'étaient multipliés sur les traces laissées par le Poverello d'Assise.

Au XVII^e siècle, on comprend plutôt ce retour aux temps primitifs comme la nécessité de respecter des règles. Pierre de Bérulle a réhabilité la notion de sacerdoce. Le prêtre se caractérise avant tout par sa décence, et l'on enseigne dans les séminaires les conventions à respecter pour devenir un vrai prêtre.

Le vrai prêtre est celui qui consacre sa vie au seul service de Dieu. Les milieux de la Contre-Réforme exercent leur vigilance à l'encontre de tous ceux qui ne

1. François Bonal, « Le Chrétien du temps », 1655, II, p. 94.

reçoivent les ordres que pour percevoir des bénéfices et dont le comportement libertin dévalorise le sacerdoce. Selon Pierre de Bérulle, le prêtre a pour premier devoir de rendre hommage à Dieu, de le servir humblement et respectueusement. Devenir prêtre est un privilège des seuls élus, distingués par la grâce qu'ils ont reçue de Dieu. Tous les autres, les « bénéficiers », déshonorent la fonction sacerdotale.

Or, les bénéfices servent toujours à récompenser les bons et loyaux services rendus à la Couronne; le roi, comme les seigneurs, abusent de cette prérogative. Dans les milieux proches de l'Oratoire, on n'hésite pas à parler de simonie pour vilipender cette pratique. Selon le P. Amelotte, « le nom de lévite... et celui de prêtre » ont perdu tout prestige. « Leur noblesse était tombée en rotture. » « Les personnages de qualité, écrit Condren, aspiraient bien par ambition aux dignités ecclésiastiques, mais il ne s'en voyait point qui se portassent à la prêtrise par piété. S'il y avait un homme d'honneur dans le clergé, ou il fuyait les saints ordres, ou il les cachait sous le nom d'une charge ou d'un bénéfice, ou il ne les exerçait qu'avec une pompe séculière. Il se dérobaient à soi-même la plus noble de ses qualités et n'en pouvait souffrir la bassesse¹. »

Combien de gens d'Église sont attachés à la personne des seigneurs ou se spécialisent dans des fonctions lucratives, comme directeurs de conscience des gens de qualité, ce qui leur apporte une rémunération non négligeable! « Les grands, ajoutait Condren, tenaient leurs prêtres parmi les plus petits serviteurs. C'étaient les valets de leurs maîtres (...) Ce n'étaient plus les prêtres et les gouverneurs des princes et des magistrats, c'étaient leurs solliciteurs ou leurs jardiniers (...) Ils ne savaient ce qu'était la propreté, ils étaient les exemples de toutes les incivilités. On leur donnait des noms ridicules... Ils étaient le sujet des fables et des proverbes; les buveurs en faisaient leurs chansons et psalmodies. Ils étaient le jouet des hérétiques, les enfants les sifflaient et leur faisaient des huées dans les rues². »

1. « Vie du P. de Condren » pp. 390-391.

2. *Ibidem*.

Aussi de beaux esprits prétendent qu'on assiste déjà à un relâchement des mœurs et que le clergé n'échappe pas à la corruption du siècle. Les jansénistes ne cessent d'idéaliser la primitive Église et les jésuites leur ripostent en dénonçant leur exagération. « Quelques-uns font profession d'avoir si mauvaise opinion de leur siècle, dit Bonal, qu'ils n'en peuvent parler sans invective et comme d'un temps tout à fait réprouvé, incurable et détestable. Et pour cela, ils n'ont rien de si fréquent à la bouche que la pureté de la primitive Église, comme si tout l'esprit du christianisme s'en était envolé de la terre, il y a tantôt plus de mille ans... La race des bons chrétiens a fini, dit-on... Nous n'avons plus que les derniers abois de l'Église finissante; Jésus-Christ est parti d'ici-bas et ne nous a laissé que ses draps funèbres avec l'aloès et les autres parfums de ses obsèques... Je veux dire quelques restes de dévotion extérieure avec les cérémonies et les sacrements¹. »

Les jansénistes, dont les idées sont bien reçues à l'Oratoire, s'érigent en véritables censeurs de la pureté des mœurs ecclésiastiques.

Louis-Marie Grignon arrive ainsi à Paris dans ce tourbillon d'idées et de polémiques qui déferle sur la capitale. Uniquement préoccupé par ses dévotions, le pieux jeune homme n'a que faire de toutes ces querelles entre théologiens et hommes d'Église. Mais il va très vite en subir les conséquences malgré lui.

Comme il est trop pauvre pour s'offrir le luxe du grand séminaire de Saint-Sulpice, il est hébergé dans l'une des petites communautés qui accueillent les séminaristes moins fortunés.

Le supérieur en est M. de La Barmondière (1631-1694). Il a élaboré un règlement qui insiste sur l'honneur qu'il y a à être pauvre comme Jésus-Christ et à partager la vie quotidienne ensemble : « Pour honorer la pauvreté de Notre-Seigneur et toutes les humiliations qui en sont les suites ordinaires, dit le règlement, tous seront disposés à pratiquer volontiers et même avec joie les actions qui paraissent, aux yeux des mondains, viles et méprisables,

1. François Bonal, *op. cit.*, III, p. 100; IV, p. 105.

comme sont de balayer, de porter et arranger du bois, de servir aux malades et à la cuisine, faire le réfectoire, laver la vaisselle et choses semblables. Chacun sera prêt à les faire, non seulement à son tour, mais encore chaque fois que l'obéissance le prescrira. »

Le règlement n'oublie pas de placer les jeunes séminaristes sous la protection de la Très Sainte Vierge, qu'ils « honoreront comme la dame et la maîtresse de la maison ».

L'emploi du temps est minutieusement déterminé. Les repas sont pris en commun à heure fixe. Le temps consacré à la prière comme celui imparti aux études est rigoureusement programmé. On ménage quelques récréations surtout pour permettre la *disputatio* des cours, mais Louis-Marie Grignon préfère arpenter de long en large la cour de la communauté en récitant son chapelet.

Comme tous les séminaristes, il porte la soutane de serge noire, fermée par de petits boutons de crin, remise à l'honneur depuis le concile de Trente. Celle-ci descend jusqu'aux talons. Cette tenue austère est très prisée dans les communautés sulpiciennes, où l'on fustige l'habit court et les perruques poudrées des abbés mondains. Seul signe de distinction, un petit collet se rabat sur le devant de la soutane. Quant à la coiffure, certains champions de la pauvreté évangélique n'en suivent pas moins une mode consistant à lisser leur chevelure et à la rendre luisante grâce à des pommades à base de pulpe de pomme.

Louis-Marie Grignon semble apprécier la liberté dont il jouit après avoir quitté les siens. Il s'en ouvre dans une lettre à son ami Jean-Baptiste Blain, l'incitant à monter le rejoindre à Paris. *Egredere*, écrit-il, *de cognatione tua, et vade in terram quam monstravero tibi*. « Quitte tes connaissances, et va dans le pays que je te montrerai. » Ce sont les paroles de Dieu à Abraham dans la Genèse. Blain monte le rejoindre à Paris.

Hélas! sa généreuse bienfaitrice, Mlle de Montigny, a cessé ses charités pour des causes qui nous sont restées inconnues et M. de La Barmondière doit trouver une solution de remplacement pour pourvoir aux frais d'hé-

bergement de son hôte. Comme il apprécie les qualités de piété du séminariste, il lui propose de gagner un peu d'argent en allant veiller les morts de la paroisse Saint-Sulpice, fonction bien rétribuée.

Louis-Marie passe alors plusieurs nuits par semaine à veiller les morts et va trouver là l'occasion de se mortifier au contact des cadavres. Alors que des collations sont offertes aux veilleurs, il se fait un plaisir de les refuser.

M. Blain rapporte qu'elles « étaient si minces et si peu ragoûtantes dans l'année 1693, année de cherté, qu'on pouvait se vanter de s'être déjà bien mortifié en mangeant, et qu'on était en état, au sortir du repas, de le recommencer et d'en faire un meilleur. »

Dès lors, il ne passe plus que des nuits blanches. La première partie de la veillée, il reste, à genoux, aux côtés du mort, les mains jointes, dans une immobilité parfaite. Il consacre ensuite deux heures à la lecture spirituelle; le reste de la nuit, il relit les cahiers des cours de théologie, qu'il a rapportés de la Sorbonne. Les cadavres qu'il veille le rappellent à la vanité du monde périssable face à l'immortalité divine. Il aime à se pencher sur les cadavres pour contempler de plus près l'œuvre de la mort et considérer, écrit Blain, « dans leur laideur et dans leur difformité affreuse le charme trompeur d'une jeunesse et d'une beauté évanouies ». Il éprouve comme du plaisir à dévorer des yeux les cadavres des puissants de ce monde.

Deux spectacles vont particulièrement le frapper. Alors qu'une grande dame de la cour, célèbre pour sa beauté, gît devant lui, recouverte d'un voile funéraire, il ne peut s'empêcher, comme François Borgia, de soulever le voile pour observer le travail que la mort a déjà commencé. Les traits de la belle princesse sont devenus hideux, dit la tradition.

Une autre fois, le cadavre d'un prince dégage une odeur telle qu'il incommodera aussi ceux qui le mettront en terre. Mais, il est resté toute la nuit pour mieux s'imprégner de l'odeur de la mort. Pour mieux se convaincre de la laideur du péché, il fixe longuement le visage taré où le « vice est écrit en si gros caractères ».

Il n'a pas oublié les rivalités sourdes qui opposaient les

bourgeois de Montfort aux seigneurs de La Trémoille et il n'a que mépris pour ces gens du monde et leur vanité; la mort les rabaisse au rang des plus pauvres, elle efface toute distinction. Cependant leur salut après une vie de débauche n'est pas assuré.

Ne pouvant subsister avec le seul produit de ces veillées funèbres, il entreprend de demander lui-même l'aumône, comme il l'a déjà fait à Rennes, pour aider les pauvres. Là encore, il ne garde pas pour lui le produit de ses quêtes; il le redistribue aussitôt aux mendiants, moins bien placés que lui pour obtenir quelques sols des gens riches.

Le séminariste applique à la lettre les préceptes religieux de ses maîtres. En ces temps où la contemplation est très en honneur, il ne peut que goûter aux joies de la méditation. Ne lui enseigne-t-on pas qu'elle mène droit à Dieu, ce saint Graal qu'il quête désespérément depuis son enfance à Iffendic.

Très souvent retiré dans sa chambre chez M. de La Barmondière, il dévore avec passion tous les livres saints qui fournissent, en quelque sorte, les recettes pour accéder à l'*unio mystica*. Il apprécie surtout saint Bernard de Clairvaux car celui-ci a une dévotion particulière pour la Vierge qu'il compare à un astre resplendissant dont les rayons illuminent le cœur des élus de Dieu.

Certes, Louis-Marie Grignon n'a pas attendu de connaître par les livres les mille et un secrets de la vie contemplative; mais l'enseignement qu'il reçoit à Saint-Sulpice conforte ses attitudes antérieures et renforce sa détermination à suivre le chemin tracé par ses maîtres. Il s'efforce d'appliquer scrupuleusement leurs moindres conseils. Et s'ils ne lui suffisent pas, il se crée des obligations supplémentaires.

Il s'est fait une règle de vivre en silence et il garde les yeux perpétuellement baissés, comme s'il était toujours en train de méditer. En public, Montfort se mure dans son silence, ne daignant pas lever les yeux. En dehors des sujets pieux qui lui tiennent à cœur, il ne parle pas, sauf succinctement par nécessité et à voix basse. D'ailleurs il admoneste vertement ceux qui se permettent de le déranger dans ses méditations perpétuelles.

Lorsqu'il accompagne son ami J.-B. Blain chez quelqu'un, il ne desserre pas les dents. Comme l'a noté Blain, il paraît toujours faire oraison.

Louis-Marie Grignon n'a aucun souci du qu'en-dira-t-on: il ne craint pas de se donner en spectacle en tout lieu. A la Sorbonne où il est certain d'être la risée générale des étudiants, il fait sa prière à genoux, au début et à la fin des cours. Tout l'amphithéâtre rit mais il n'en a cure.

Retiré dans sa chambre chez M. de La Barmondière, il se mortifie. Son voisin de chambre entend le soir le bruit des chaînes avec lesquelles il se flagelle. Il utilise tous les moyens en sa possession pour s'infliger des souffrances, cilices, bracelets, discipline.

Ses condisciples prennent plaisir à le martyriser.

— Puisque vous êtes si mortifié, lui dit une fois un jeune étourdi, voyons si vous souffrirez avec patience ce que je vais vous faire.

Et il lui déverse un seau d'eau sur la tête. Lui ne bronche pas, acceptant cette humiliation comme un nouveau présent du Seigneur.

— Puisque vous aimez tant la discipline, lui dit un jour, à la promenade, un de ses confrères, recevez-la de mes mains.

Et il lui décharge, de toute sa force, sur les épaules, des coups redoublés avec une gaule d'osier qu'il tient en main. Il ne proteste jamais, mais accepte avec le sourire. N'a-t-il pas vu son propre maître au collège de Rennes, le père Gilbert, subir les humiliations de ses élèves et tout accepter en silence! Aussi, il imite son comportement, comme si l'état de sainteté auquel il aspire s'acquerrait par simple mimétisme.

A la différence des autres séminaristes, il reçoit fréquemment le sacrement de l'eucharistie. A cette époque, l'on ne s'approche de la sainte table qu'en état de quasi-sainteté. Le janséniste Arnaud dans son livre au titre trompeur, *De la fréquente communion*, a multiplié les obstacles à franchir avant de recevoir le précieux sacrement.

Ne communient que ceux qui s'estiment assez purs. Louis-Marie Grignon faisant partie de ceux-là reçoit

l'hostie plusieurs fois par semaine; c'est un privilège insigne. En recevant le corps du Christ, il s'imbibe de Dieu qui devient peu à peu son seul aliment.

Selon J.-B. Blain, il est réellement possédé et il passe pour fou aux yeux de ses camarades du séminaire. « Je crois pouvoir dire qu'il ressentait alors la force et l'impétuosité du vin nouveau du Saint-Esprit qui rendait les Apôtres fols et insensés aux yeux des hommes, tandis qu'ils étaient si sages aux yeux de Dieu. »

J.-B. Blain distingue non sans saveur deux sortes d'ivresse : celle dans laquelle le cerveau est obscurci par l'abondance des fumées qui montent à la tête du fond d'un estomac trop chargé et trop plein de vin et, au contraire, celle qui résulte « des saillies de l'amour divin, de la visite du Saint-Esprit » et qui « saisit le cœur et l'esprit ». Aussi, si Montfort peut passer pour fou, ce n'est qu'aux yeux des mondains, car c'est un homme rempli de la véritable sagesse aux yeux de Dieu.

En septembre 1694, il reçoit les ordres mineurs. Peu de temps après, M. de La Barmondière est emporté par une maladie fulgurante : il doit changer de communauté. M. Boucher, qui dirige une autre communauté, le recueille. Ses singularités étonnent de plus en plus ses condisciples. Aussi son nouveau directeur décide-t-il de le mettre à l'épreuve.

Dans les débats religieux qui enveniment la capitale, revient constamment la question de la dévotion et du mysticisme. Les jansénistes se font forts d'indiquer comment on peut distinguer le vrai dévot du faux dévot et le vrai mystique du faux mystique. Nicole, l'un des maîtres à penser de Port-Royal, y consacrera plusieurs ouvrages, dont *la Réfutation des principales erreurs des quiétistes* (publié en 1695). Or, le séminariste Grignon a lu, comme tous ses camarades, les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola. Le fondateur des jésuites a montré dans cet ouvrage par quelles voies on peut atteindre Dieu; il explique avec force détails que l'aide des cinq sens est requise pour parvenir à l'*unio mystica*. Ignace de Loyola indique soigneusement comment il faut aspirer et expirer pendant l'oraison, quelle doit être la tenue du corps, à

quel moment il faut éteindre la lumière dans la cellule, quand il convient de regarder des ossements et quand on peut éveiller par la vue de fleurs fraîches l'idée de l'éclosion de la vie spirituelle.

Louis-Marie Grignon suit ainsi à tout moment les méthodes ignaciennes dans leurs implications les plus matérielles. Alors que ses camarades se distraient pendant la récréation en chahutant un peu, on le voit plongé dans le silence, puis tout le monde entend subitement un profond soupir, qui indique qu'il a atteint l'extase divine. Ces faits précis sont rapportés avec précision par M. Blain dans ses *Mémoires* : « Il ne pouvait même entièrement étouffer les mouvements d'un cœur saisi d'amour divin, ce qui lui faisait jeter de fréquents et profonds soupirs, à table, en récréation et partout. Or, ses confrères ne manquaient pas d'en faire des railleries. »

– Est-il un vrai dévot ou un faux dévot?

Telle est la question que tout le monde finit par se poser. Certes on ne peut lui reprocher sa dévotion à la Vierge Marie, célébrée par Pierre de Bérulle et très vénérée par tous les maîtres de Saint-Sulpice, mais M. Boucher est agacé. Grignon emporte toujours avec lui une statuette de la Vierge qu'il a sculptée lui-même et dont il ne se sépare jamais. C'est comme un porte-bonheur, un fétiche. Il aime la malaxer entre ses mains, la serrer fortement ou la vénérer dévotement en lui baisant les pieds. Un jour, M. Boucher la lui subtilise. Grignon a beau se résigner à tout, il a tout de même le courage de s'exclamer :

– On peut m'arracher des mains l'image de ma bonne mère, mais on ne pourra jamais me l'arracher du cœur!

Le directeur ne la lui rend point. Le coup est rude. C'est un premier avertissement. Son zèle excessif envers la Vierge ne peut qu'inquiéter ses supérieurs hiérarchiques, soucieux du respect du dogme.

Les évêques ont alors de grandes difficultés à imposer au peuple la modération dans des dévotions qui se sont développées dans le sillage de François de Sales, le fondateur des visitandines. C'est l'une d'elles, Marguerite-Marie Alacoque, visitandine à Paray-le-Monial, qui a une apparition.

Le siècle est fort dévot, et de nombreux cultes nouveaux sont nés : celui de l'Enfant-Jésus célébré à l'Oratoire par Bérulle, celui de Madeleine la pécheresse repentie, celui du Sacré-Cœur, lancé initialement par Jean Eudes.

Le clergé éclairé de Saint-Sulpice ne peut donc tolérer que l'un des siens soit animé de la même ferveur que le peuple. Et il est difficile de distinguer chez Grignon l'élan du mystique de la dévotion excessive portant à la sacralisation des objets. En lui confisquant la statuette, M. Boucher n'a pas seulement voulu l'éprouver personnellement, mais le mettre en garde contre des déviations qui le guettent. Les sulpiciens ont pour mission d'inculquer des principes aux jeunes séminaristes : ceux-ci doivent être respectés et Grignon leur apparaît comme un récalcitrant. Ses comportements donnent prise à toutes les attaques contre les excès de religiosité que les jansénistes dénoncent.

Les privations continuelles de nourriture qu'il s'inflige finissent par attenter à sa santé et il tombe gravement malade. Alors qu'il balaye la cuisine, la haire sur le dos, il s'effondre. Il est transporté chez les religieuses augustines de l'Hôtel-Dieu.

La seule thérapeutique de l'époque était la saignée. Il n'a que vingt-deux ans. Son séjour à l'hôpital dure plusieurs mois. On le croit à l'article de la mort ; lui s'en réjouit : « L'hôpital, c'est la maison de la pauvreté. Cet hôpital porte le nom d'Hôtel-Dieu ; je suis donc dans la maison de Dieu. Quel bonheur... Mes parents n'en seront peut-être pas trop aises, mais la nature est-elle jamais d'accord avec la grâce ? » confie-t-il à J.-B. Blain.

Le patient se remet au printemps. De bonnes nouvelles l'attendent. Il va pouvoir franchir un degré de plus dans la hiérarchie des nombreux établissements qui constituent l'univers sulpicien. Il est admis au petit séminaire de Saint-Sulpice, réservé aux jeunes hommes pauvres, par opposition au grand fréquenté par les fils de famille.

La noble dame qui aidait son précédent supérieur M. de La Barmondière lui lègue une pension. Et, surtout, la duchesse de Mortemart lui attribue une chapellenie de Notre-Dame, à Saint-Julien-de-Concelles, près de Nantes.

Une chapellenie était une fondation de messes pour les défunts. Celle de Notre-Dame exige trois messes par semaine, qui doivent être dites à l'autel de Notre-Dame. A la chapellenie qu'il reçoit, s'adjoignent un pressoir et un petit « canton de terres ».

Le nouveau supérieur du petit séminaire est M. Baiïyn, un calviniste converti. Grignon continue à attirer l'attention, ne cessant de se maintenir en oraison pendant les récréations. M. Baiïyn lui conseille d'arrêter, car la récréation est considérée comme une détente nécessaire pour faire la coupure entre des exercices spirituels et intellectuels. Il prend à la lettre la recommandation de M. Baiïyn et se met à composer des histoires drôles, mais qu'il raconte comme on prie, aussi suscite-t-il à nouveau l'hilarité de ses camarades. Ceux-ci l'accusent de trop glorifier la Sainte Vierge, d'en faire une divinité, de l'aimer plus que son fils ; et ils le dénoncent auprès de M. Baiïyn.

Or Grignon a justement conçu le projet de créer une association d'« esclaves de Marie ». Il a lu assidûment l'ouvrage de M. Boudon, l'archidiacre d'Évreux, *le Saint Esclavage de l'admirable mère de Dieu*. Il y puise, d'ailleurs, l'essentiel des développements futurs de son traité de dévotion. M. Baiïyn n'est pas hostile à l'idée d'une association, mais, par prudence il l'envoie voir M. Tronson, l'ancien supérieur de Saint-Sulpice, qui vit retiré à Issy-les-Moulineaux.

Cette entrevue est très importante, car M. Tronson le met en garde contre sa tendance à privilégier Marie. Aussi, plutôt que de se nommer « l'esclave de Marie », il lui conseille de choisir l'expression « esclave de Jésus en Marie ».

La formule du père Tronson est très habile ; mais, c'est croire qu'un changement dans l'expression formelle suffira à écarter tout danger de déviation du jeune séminariste. Un Grignon, fils, petit-fils et arrière-petit-fils d'hommes de loi, connaît l'importance des formules consacrées. Aussi retient-il l'expression pour toute sa vie. Mais cela ne change guère le sens qu'il donne à sa relation à la Vierge Marie.

Il a emprunté à Bernard de Clairvaux un raisonnement

très simple : pour accéder à Dieu, but ultime du chrétien, il suffit de parcourir le chemin inverse de celui du Christ, venu au monde par Marie : remonter à Dieu le Père, par son fils, Jésus-Christ et par Marie sa mère. Mais l'originalité de Montfort réside dans son interprétation du mystère de l'Incarnation. Comme Marie précède le Christ dans l'ordre d'apparition au monde, il faut d'abord passer par Marie pour avoir accès à son fils Jésus-Christ. Or là réside justement la principale divergence avec les jansénistes ou les protestants, pour qui le passage par Marie est un détour.

S'il s'était contenté d'être un mystique, cela n'aurait pas posé de problèmes. En effet, Bérulle lui-même a célébré la maternité divine, condition de la nature humaine du Christ, et en a tiré toutes les conséquences sur le pouvoir de Marie, intercesseur auprès de Dieu. Mais chez un mystique, seule compte l'intimité parfaite, et Marie apparaît, de par le mystère de l'Incarnation, la voie qui permet d'accéder à l'*unio mystica*, car elle a porté le Christ en elle. Mais s'il partage les options théologiques d'un Bérulle, en passant de la théorie à la pratique, il considère la médiation de Marie absolument nécessaire. « Comme on ne peut approcher de Jésus que par Marie, on ne peut voir Jésus ni lui parler que par l'entremise de Marie », disait-il.

Et surtout, obsédé depuis sa petite enfance par le péché, il estime la dévotion à Marie indispensable au salut. Il lui attribue de pleins pouvoirs, et en fait la garante de la prédestination : « Dieu, écrit-il, produit par Marie les prédestinés. »

En fait, Montfort introduit Marie dans la Trinité. Il fait d'elle le canal par lequel passent les relations entre Dieu, le Fils et le Saint-Esprit.

Il n'a pas encore d'ennemis déclarés. Ses supérieurs en effet espèrent le redresser dans ses erreurs, et restent fascinés par son comportement ascétique. Mais il finit par agacer ses condisciples en leur imposant de nouvelles règles qu'il les oblige à respecter scrupuleusement. Il a ravivé une ancienne coutume qui veut que les jeunes clercs se saluent réciproquement du nom de leurs anges gardiens. Il impose aussi la ponctuation de toute la vie

quotidienne de sempiternels *Deo Gratias*, « merci mon Dieu ! » comme si la répétition de formules et le respect de règles extérieures garantissaient la ferveur religieuse.

En agissant ainsi, il risque d'enlever à la vie mystique sa richesse et sa fécondité. Alors que le mysticisme procède d'un élan volontaire, il s'impose des règles obligatoires. Il s'imprègne de la pensée des mystiques en dévorant leurs livres, mais aux yeux des autres, il semble n'en retenir que des recettes de dévotion.

De plus, il manifeste son mysticisme en public, dans la rue. Autant l'intimité d'un cloître ou d'une chapelle peut se prêter à des exercices spirituels, autant la rue n'est peut-être pas le meilleur endroit pour communier avec Dieu.

Mais la ténacité qu'il a recueillie des Grignon, son tempérament batailleur allié à l'humeur de sa grand-mère Saulnier, le poussent toujours à exiger des autres le respect des règles qu'il s'est choisies. Il renferme en lui une grande énergie ; il a en lui comme un aiguillon qui lui darde le cœur. Mais il a beau essayer de dompter cette énergie, de la canaliser en se mortifiant, celle-ci ressort toujours sous une autre forme. Il ne peut s'empêcher d'agir ; c'est plus fort que lui. Et cela ne lui apportera que de nouveaux ennuis.

Paris, plus encore que Rennes, lui offre un terrain de prédilection pour vitupérer les comportements impies qui le scandalisent. Les rues de la capitale vont servir de cadre à ses prouesses de « chevalier de Jésus et de Marie ». Lorsqu'il y a un duel – et ceux-ci sont encore nombreux – il se porte au milieu des duellistes, brandit son crucifix et met fin au combat. Il s'en prend aux bateleurs qui chantent des chansons qu'il juge obscènes. Si des « charlatans » vendent des recueils de chansons, il les leur achète et les déchire sous leurs yeux.

D'un côté, sa conduite édifie ses supérieurs, mais de l'autre, son zèle intempestif finit par les indisposer et les irriter. Les critiques sur son compte s'amoncellent : sa mortification, ses conversations continuelles sur la Vierge, son ardeur dévote, les obligations qu'il impose à ses camarades vont se retourner contre lui.

M. Batiyn prend sa défense, mais il meurt le 19 mars 1696. Grignon de Montfort est alors pris en main par M. Leschassier, le doyen des docteurs de la Sorbonne. Ce féru de théologie a pour mission de le ramener à la mesure en tempérant des ardeurs qui ne sont plus juvéniles. M. Leschassier a l'art de briser l'élan des séminaristes les plus récalcitrants.

D'après le règlement de Saint-Sulpice, chaque séminariste doit rendre compte de son « intérieur », au moins tous les mois, à son directeur de conscience. Louis-Marie, obéissant jusqu'à la servilité à l'égard de ses supérieurs hiérarchiques, n'aura aucune gêne à s'ouvrir ainsi à M. Leschassier et à explorer son âme dans les moindres replis. Il réclame même les visites à son directeur de conscience. M. Leschassier le laisse parler mais ne l'écoute point. Il reste de glace, alors que Louis-Marie a l'ardeur de la braise. Disciple de Bérulle, M. Leschassier se méfie de la fausse dévotion, de ces multiples contre-façons que le janséniste Nicole a dénoncées. Il préfère aux manifestations extérieures de Grignon le culte intérieur rendu à Dieu, tout en silence, ces moments vantés par les mystiques dans lesquels l'âme se laisse cueillir sans qu'il y ait besoin de manifester de volonté. Seuls les sujets ayant reçu la grâce peuvent parvenir à cet état. Grignon fait manifestement trop d'efforts de volonté pour y parvenir, il semble forcer la main de Dieu, et les airs qu'il affecte, loin de prouver son « élection » peuvent bien n'être qu'un subterfuge. Il se donne à lui-même l'illusion d'être un élu.

– Mais l'est-il vraiment? se demande M. Leschassier, tenté d'attribuer à son imagination ses désirs de perfection.

Il blâme et méprise ses actes de pénitence, et lui demande de cesser de se mortifier. Les mortifications pratiquées par les moines mendiants ont déjà été dénoncées par Ignace de Loyola qui préférait avoir dans sa Compagnie des hommes robustes et bien portants qui puissent se charger de tous les services et de tous les travaux. Il avait dû ainsi rappeler à l'ordre François Borgia dans une lettre du 20 septembre 1548 : « Pour tout ce qui concerne le jeûne et l'abstinence, disais-je,

souhaiterais que vous entreteniez votre vigueur physique pour le service de Notre-Seigneur et que vous la renforciez au lieu de l'affaiblir... Nous devons soigner notre corps et le maintenir en bon état dans la mesure où il sert l'âme et la met plus en mesure de servir la gloire du Créateur. » Mais ces mises en garde n'empêchent pas certains de continuer à se mortifier de plus belle.

Ignace de Loyola a pourtant montré que la vraie discipline doit être d'abord celle de l'âme. Il faut comme disait François de Sales, punir le coupable, qui est l'esprit, avant de châtier le corps qui est l'instrument. M. Leschassier est lui aussi bien persuadé que ces mortifications du corps sont nuisibles si elles ne sont pas accompagnées de celles du jugement et de la propre volonté. Mais il ne peut demander à Louis-Marie de les cesser brutalement, il se contente de l'inviter à se modérer. Toujours obéissant, il suit à la lettre les conseils qu'il reçoit ou qui lui sont donnés; mais, plus son directeur lui mesure parcimonieusement le nombre de coups, plus il se flagelle fortement.

M. Leschassier transmet les consignes à M. Brenier, le directeur du petit séminaire, qui essaye lui-même, vaille que vaille, de le corriger de ses habitudes malsaines.

Les autres séminaristes se mettent de la partie, allant jusqu'à le souffleter. On se moque de lui ostensiblement.

– Je ne céderai pas, se dit-il dans son for intérieur.

Il est trop persuadé d'avoir raison seul contre tous, et est prêt à endurer le martyre. Il a eu tout le loisir de lire la vie des premiers chrétiens et d'admirer leur comportement héroïque. Et ces épreuves loin de l'intimider, l'encouragent davantage.

M. Brenier pose un regard sévère sur ses moindres faits et gestes. Il se sent observé et en tire sa fierté. « Les assauts qu'ils lui livraient, écrit M. Blain, étaient publics, car c'était à l'entrée de la récréation que M. Brenier, qui savait quand il voulait faire trembler les plus assurés et déconcerter les plus fermes par un seul regard ou une seule parole, attaquait M. Grignon par tous les endroits où il le croyait le plus sensible et lui disait tout ce qu'il y avait de plus piquant et de plus propre à le mortifier et à l'humilier. »

Toute la communauté participe à cette œuvre de dénigrement entreprise avec de bonnes intentions, pour le mettre à l'épreuve : c'est un véritable jugement de Dieu. « Pendant l'humiliation, il était plus tranquille que s'il eût entendu faire son éloge et après l'humiliation, [il] s'approchait d'un air gai de son saint persécuteur, comme pour le remercier et lui parlait avec autant d'ouverture que s'il eût été caressé. »

Il n'en continue pas moins à se mortifier pendant toute cette période. Il se flagelle jusqu'au sang, comme s'il n'avait pu endurer les souffrances morales qu'on lui infligeait autrement qu'en les accompagnant d'intenses douleurs physiques.

Il a inventé un stratagème pour continuer à pouvoir marcher pieds nus, alors qu'on le lui interdit : il a découpé la semelle de ses chaussures. Cela donne aux autres l'illusion qu'il est encore chaussé.

M. Brenier abandonne au bout de six mois. Ayant employé tout son art, épuisé tout ce qu'il pouvait inventer pour briser l'amour-propre, il est obligé, dit M. Blain, de se démettre de sa mission et de faire à M. Leschassier l'aveu qu'il est à bout et ne sait plus que faire.

On finit par l'autoriser à passer beaucoup de temps retiré dans sa chambre. Là, il ne dérange personne, car il n'en sort que pour les exercices communs. On se fait aussi plus compréhensif. On s'aperçoit en effet qu'on ne réduira jamais à bout un séminariste dont l'obstination est dans le sang.

Aussi finit-on par lui confier des occupations pour lui éviter de passer trop de temps en oraison, d'autant qu'il a interrompu ses cours à la Sorbonne. Il occupe ainsi un emploi de bibliothécaire, ce qui lui permet de parfaire ses connaissances sur la Vierge Marie. Pour son plus grand profit, il lit tout saint Augustin et saint Bernard.

Il étonne même ses camarades qui doutent de ses capacités intellectuelles, en leur présentant un petit travail sur la grâce qu'il soutient brillamment.

Il ne suffit pas d'hériter des Grignon l'art de plaider, encore faut-il posséder les arguments pour convaincre, que seule fournit une grande érudition en théologie. Il acquiert ainsi à Saint-Sulpice un solide bagage qu'il saura

employer plus tard pour confondre les « hérétiques ». Il n'aura pas cependant l'occasion d'exercer ses talents de controversiste durant ces longues années de séminaire. La dévotion est plus importante que ces querelles théologiques. Celles-ci lui répugnent, car elles font passer au second plan l'essentiel. Mais surtout, elles trahissent les passions humaines, la folie des grandeurs ; elles doivent donc être réprimées comme nuisibles à la cause de Dieu.

Louis-Marie Grignon a gardé de son enfance le goût des humbles, des pauvres gens qui ne savent ni lire ni écrire. A l'époque où il est à Paris, toute une partie du clergé préfère se détourner des querelles stériles pour mettre l'accent sur l'évangélisation des simples. « Interrogeons les simples, écrivait François de Bonal, c'est-à-dire ceux en qui la foi est toute pure, ceux que la lecture n'a point corrompus ; que la science n'a point enflés, que l'école n'a point embarrassés ; que la dispute n'a point éblouis ; que l'autorité de savants n'a point subornés ; que la subtilité des arguments n'a point préoccupés ; que l'amour de leur opinion n'a point échauffés : je veux dire ceux qui n'ont dans leur esprit que la foi seule, sincère et vive. Y en a-t-il aucun qui, par le seul instinct de son baptême et par la simple analogie de la foi, sans connaître seulement les noms de syllogisme, ni de thèse, ni de distinction logique, ne soit prêt à soutenir jusqu'au martyre que Dieu veut sauver toutes les âmes ? »

Ces simples qu'il affectionne tant et en qui il voit des enfants de Dieu, Louis-Marie Grignon va enfin pouvoir les approcher. On lui confie le soin de faire le catéchisme aux enfants les plus dissipés du proche faubourg Saint-Germain et, pendant le carême, aux laquais du quartier Saint-Sulpice. Les foules se pressent à ces séances publiques qui se déroulent dans la crypte de Saint-Sulpice : Montfort a acquis l'art de parler des mystères de la religion, et lui seul sait évoquer l'enfer avec des mots imagés qui le font comprendre du peuple.

Son expérience de la mort, acquise lors des veillées funèbres, lui permet de développer des exemples propres à saisir d'effroi son auditoire et à donner aux gens la

honte du péché de la chair. Il enseigne la sagesse céleste qui porte au mépris de tout ce qui est caduc et périssable et qui inspire de l'horreur pour des corps qui doivent pourrir.

Il semble alors retrouver une certaine confiance de ses supérieurs. Ceux-ci le désignent pour aller au pèlerinage de Chartres, l'été 1699, représenter Saint-Sulpice en compagnie d'un condisciple. C'est un grand événement dans sa vie, en raison de la place que la Vierge de Chartres occupait dans la tradition mariale.

Les plus grands personnages du royaume s'étaient agenouillés devant la Vierge tenant l'Enfant-Jésus, dans la crypte de la cathédrale. Grignon s'immerge littéralement dans cette atmosphère de dévotion propre aux grands lieux, et passe son temps en oraison.

Toute sa vie est désormais consacrée à Dieu et à Marie. Il souhaite rompre définitivement toute attache avec sa famille et avec ses proches qui lui demandent souvent de servir d'intermédiaire pour obtenir l'appui de hauts personnages. C'est pourquoi le 6 mars 1699 il écrit à son oncle maternel, l'abbé Alain Robert de La Vizeule :

« Ces commissions différentes, mon cher oncle, je vous l'avoue, me font de la peine et me font revivre au monde. Plût à Dieu qu'on me laissât en repos, comme les morts dans leur tombeau ou le limaçon dans sa coquille qui, y étant caché paraît quelque chose, mais en sortant, il n'est qu'ordure et vilénie; c'est ce que je suis, et, même pis, puisque je ne sais que tout gâter, lorsque je me mêle de quelque affaire. Je vous prie donc, au nom de Dieu, de ne vous souvenir de moi que pour prier Dieu pour moi. »

Le samedi de Pentecôte 1700, alors qu'il a vingt-sept ans, il reçoit la prêtrise des mains de Mgr de Flamenville, par délégation du cardinal de Noailles, archevêque de Paris. Quelques jours après, il célèbre sa première messe sur l'autel de la Vierge Marie dans l'église Saint-Sulpice. Il a ainsi gravi toutes les marches qui mènent à ce sacerdoce qu'il idéalise plus que tout. Mais l'état de prêtrise ne lui a pas apporté la paix de l'âme à laquelle il aspire, ce repos intérieur que décrivent les mystiques. Il est toujours aussi tourmenté intérieurement, et il craint

de le demeurer tant qu'il ne pourra exercer son apostolat auprès des pauvres. Il rêve de devenir missionnaire et de donner sa vie pour Dieu, comme l'a fait François-Xavier. Louis-Marie Grignon a soif de territoires à conquérir et d'âmes nouvelles à gagner. Or il est insatiable, comme ses aïeux l'avaient été.

Ses premières activités cléricales dans le faubourg Saint-Germain l'ont poussé à commencer à écrire des cantiques. Ses condisciples sont même surpris de voir qu'un être aussi dévot, si renfermé, toujours en commerce avec Dieu, puisse écrire des vers. Il utilise en fait une méthode déjà à l'honneur chez les jésuites et les missionnaires. La Compagnie de Jésus s'en est fait une spécialité pour sa pastorale. Les jésuites du Paraguay composent des cantiques pour édifier les Indiens, en utilisant leur langue natale. Le père Maunoir a fait de même en Bretagne où cette tradition existait bien avant l'arrivée des jésuites. Louis-Marie Grignon renoue autant avec une vieille coutume bretonne qu'il imite les jésuites. Les *kler* bretons écrivaient des poésies et des ballades, qui se répandaient de village en village, grâce aux poètes ambulants, les *barz* (bardes), aux chiffonniers ou *pillaouers* et aux mendiants qui les colportaient. Leurs chants relataient des faits divers ou les aventures plus édifiantes de princes ou de princesses chrétiens. Les jésuites avaient de plus nobles ambitions en voulant faire pénétrer le dogme chrétien chez des gens simples.

Comme eux, Grignon sait qu'il s'adresse à des gens simples et grossiers, comme ceux qu'il a déjà vus dans ses prêches au faubourg Saint-Germain. Aussi, ne cherche-t-il pas à écrire des vers fins et délicats, à la mode du temps.

Au contraire, pour enseigner et convertir, il faut être terre à terre : la compréhension de la multitude exige d'écrire des vers compréhensibles. Aussi, il ne cisèle pas plus ses sermons qu'il ne lime ses vers, car l'essentiel, pour lui, est de faire pénétrer le dogme. Il s'en justifiera, dans une préface :

*Voici mes vers et mes chansons;
S'ils ne sont pas beaux, ils sont bons.*

*S'ils ne flattent pas les oreilles,
Ils riment de grandes merveilles.*

*Lisez-les donc et les chantez;
Pesez-les et les méditez;
N'y cherchez pas l'esprit sublime,
Mais la vérité que j'exprime.*

*Prédicateurs, dans mes chansons,
Vous pouvez trouver vos sermons;
J'en ai digéré la matière
Pour vous aider et pour vous plaire.
Voici des sujets d'oraison,
Je crois le dire avec raison;
Car souvent un vers, une rime,
Font qu'une vérité s'imprime.*

« Sachez qu'un cantique sacré rend notre esprit plus éclairé », aime-t-il à dire.

Comme la plupart des paroliers de son temps, Montfort reprend les mélodies de chansons existantes. Mais, il le fait avec beaucoup de malice, se servant de chansons à boire pour en détourner complètement le sens. Sur l'air de *Bon, bon, bon, que le vin est bon!*, il compose deux cantiques. La première strophe de l'un, *l'Estime et le désir de la vertu* devient :

*Un jour, je vis dans le Seigneur
Un objet qui ravit mon cœur :
Une aimable princesse...*

L'autre intitulé, *le Symbole des Apôtres* commence par :

*Je crois, comme la foi m'apprend,
En Dieu, créateur tout-puissant,
Je crois en Dieu le Père.*

Cette prédilection pour les chansons à boire s'explique par son horreur des cabarets, lieux de perdition pour les chrétiens. *Paie chopine, ma voisine* se convertit en le

Remède spécifique de la tiédeur, cantique aussi scandé que la chanson profane :

*La discipline
Est médecine.
Qu'un chacun frappe sur son dos.
Jusqu'aux os (bis)
Chacun frappe, frappe, frappe,
Jusqu'aux os (bis)
C'est le remède à tous nos maux.*

Un de nos pauvres ivrognes est malade se transforme en *l'Abandon à la Providence*.

Les chansons d'amour changent l'objet de dévotion en devenant cantiques. *Ma maîtresse est jolie* devient le *Triomphe de la Croix* :

*La Croix est un mystère,
Très profond ici-bas.*

Il en tire aussi le *Véritable Dévot de Marie* :

*J'aime ardemment Marie
Après Dieu mon Sauveur;
Je donnerais ma vie
Pour lui gagner un cœur.
Oh la bonne maîtresse!
Si on la connaissait
Chacun ferait la presse,
A qui la servirait.*

Quand *Iris prend du plaisir*, chanson dont le titre évoque les plaisirs charnels, se convertit en *les Flammes du zèle* :

*Chantons tous et brûlons des flammes
Du zèle du salut des âmes.*

Mon père, mariez-moi devient plus prosaïquement *Mon Dieu, je veux vous aimer. Il faut que je file, file*, chanson de tisserand, lui inspire seulement :

*Il faut que j'aime, j'aime
Dieu caché dans mon prochain.*

Montfort semble prendre plaisir à retourner complètement le sens de nombreuses chansons profanes : *Ma commère es-tu en colère?* devient *les Bonnes Sœurs des tiers ordres*; *Une vierge pucelle* se transforme en *les Bons Enfants*, qui commence par « Vous êtes notre maître, Enfant Jésus »; *Un chapeau de paille* est remplacé par *la Scrupuleuse Conduite*. Quand je vais à la chasse lui inspire *Quand je vais en voyage, mon bâton à la main*, cantique nouveau du pauvre d'esprit. Citons enfin *Quelle voix charme mes oreilles* devenu *les Trésors infinis du cœur de Jésus-Christ* et *Joseph est bien marié* devenu *la Petite Couronne de la Très Sainte Vierge*.

Il va ainsi quitter Saint-Sulpice avec des cantiques prêts à l'emploi plein sa besace. Il ne lui reste plus que l'essentiel : déterminer le lieu de son apostolat. Il n'appartient à aucun ordre. Il est donc relativement libre dans ses choix. Mais rien ne l'ennuie plus que de penser à subvenir à ses besoins. Il n'y a aucun risque chez lui qu'il accepte un bénéfice lui procurant un revenu fixe. Il n'ira pas solliciter une quelconque faveur d'une personne noble, excepté peut-être demander l'aumône pour des mendiants.

Rien dans ses manières d'être ne peut laisser soupçonner qu'il sort de la célèbre institution de Saint-Sulpice : il sera l'un des rares prêtres qui n'en porte aucune empreinte, aucun signe extérieur, hormis sa soutane. C'est un véritable tour de force que de passer autant d'années dans un séminaire chargé d'inculquer des règles et de sortir de ce moule sans en subir aucune des formes.

Saint-Sulpice n'est pas venu à bout des singularités de cet extravagant personnage... « L'esprit de la maison, dit M. Blain, esprit de vie commune et intérieure et de vie cachée en Dieu, était pleinement opposé à l'esprit de singularité. » Mieux, la singularité y était traquée comme un vice. Aussi, s'il sortit de Saint-Sulpice, « tel qu'il était

entré, avec ses manières qui devaient, plus que tout le reste, lui attirer affronts et confusion, la faute n'en était pas à ces messieurs qui n'avaient épargné ni soins ni peines pour l'en corriger », pourra écrire plus tard avec humour J.-B. Blain.